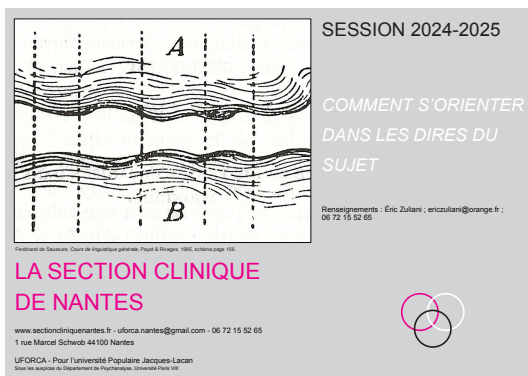




La Section clinique de Nantes 2024-2025 :

Comment s'orienter dans les dires du sujet

Le séminaire théorique

Lecture de Jacques Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), *Écrits*, Seuil, 1966.

Huitième séance, le 24 mai 2025, pages 523 à fin.

La lettre, l'être, et l'autre*

Jean-Louis Gault

Liminaire

J'ai reçu des témoignages que cet écrit est difficile, et tout spécialement les pages que nous avons à travailler pour aujourd'hui. Je suis d'accord, ce texte est difficile. Certes, les écrits de Lacan d'une manière générale ne sont jamais d'un accès facile pour le lecteur. Mais je me suis demandé à quoi pouvait tenir la particulière difficulté de ce texte ? Il s'agit de la chose suivante : avec cet écrit, Lacan entreprend un profond remaniement théorique, en rupture avec ce qu'il avait mis en place auparavant, dans le « Discours de Rome ». L'écrit de « L'instance de la lettre » est un texte charnière, il marque un nouveau départ dans l'élaboration théorique de Lacan. À partir de là, Lacan met en place une nouvelle axiomatique. Au moment de Rome, il partait de ce fait qui était établi depuis un demi-siècle qui était que la pratique analytique existait. Il considérait que cette pratique n'est rien d'autre qu'une expérience où un sujet parle en s'adressant à quelqu'un d'autre – et que cet autre, à l'occasion, lui-même prend la parole. Le sujet qui parle raconte ce qui lui arrive où l'inconscient est situé comme ce chapitre censuré de son histoire, marqué par un blanc ou occupé par un mensonge.¹ Le point de départ de Lacan consiste à concevoir un sujet posé comme premier. Un sujet plein, qu'il écrit avec un grand S à cette période, sujet ayant à sa disposition la langue pour parler.

Avec « L'instance de la lettre », le fait qui est posé comme premier, c'est la langue. En quelque sorte, c'est comme si désormais c'était la langue qui parle. Lacan va le dire un peu différemment : c'est l'Autre qui parle, quand le sujet croit être celui qui parle. En d'autres termes, Lacan avance que le sujet reçoit son propre message sous une forme inversée. Le point de départ est désormais celui-ci : la langue est première. « Notre titre fait entendre qu'au-delà de cette parole, c'est toute la structure du langage que l'expérience psychanalytique découvre dans l'inconscient.² » On est au-delà de la parole, alors qu'à Rome on était au niveau de la parole. Au départ il y a la structure du langage. La langue est entièrement constituée avant que le sujet n'y fasse son entrée. On n'apprend pas une langue, la langue vous précède, et vous y êtes déjà plongé. Ensuite vous vous débrouillez, vous apprenez à nager dans la langue, mais vous ne l'apprenez pas.

* Transcription et établissement Nadège Duret, Benoîte Chéné et Gilles Chatenay. Texte relu par l'auteur.

¹ Cf. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 259.

² Lacan J., « L'instance de la lettre », *Écrits*, *op. cit.*, p. 495.

Cette prééminence accordée désormais à la langue et au langage conduit Lacan à rencontrer la linguistique, en particulier les travaux de Saussure et de Jakobson. Il va alors conjointement cet acquis linguistique avec la découverte freudienne du primat du signifiant dans les formations de l'inconscient – il considère que Freud précédait Saussure même s'il ne connaissait pas ses travaux. Saussure manquait à Freud. Lacan lit Saussure avec Freud, il remanie la théorie saussurienne du signe – le signifié surplombe le signifiant –, pour en faire son algorithme, S/s où le signifiant S domine le signifié s, et une barre les sépare. L'algorithme lacanien part du schéma du signe saussurien, mais c'est tout à fait autre chose.

Dans cette nouvelle perspective, qui débute avec « L'instance de la lettre », l'inconscient est conçu comme une chaîne signifiante, ce n'est plus l'inconscient-histoire du Rapport de Rome. Par exemple, page 522, on lit ceci : « L'inconscient [...] ne connaît que les éléments du signifiant. »³ Désormais, le sujet qui était auparavant le sujet de la parole sera défini comme sujet du langage, c'est-à-dire comme pur effet du signifiant. La difficulté de l'abord de cet écrit tient au fait que cette rupture théorique est masquée, comme souvent chez Lacan, par une présentation qui s'affiche comme une continuité. C'est un geste constant chez Lacan, il dit qu'il « a toujours dit ça », mais en fait ça change tout le temps et c'est toujours nouveau. S'il peut néanmoins dire « j'ai toujours dit ça », c'est que ce qu'il dit prolonge sans déchirure ce qu'il a dit auparavant. On ne voit pas les ruptures, mais insensiblement ça se déforme jusqu'à sembler dire l'inverse. C'est une première difficulté.

D'autre part, ce remaniement théorique n'est pas totalement lisible ni parachevé. L'instance est le point de départ de cette reformulation théorique. L'effort de Lacan se poursuit dans la même veine dans les deux-trois années qui suivent pour aboutir à un nouvel appareillage théorique. Les textes où l'on peut constater le parachèvement de cette nouvelle axiomatique sont les textes des années 58-60. Vous avez la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache »⁴ (de 1958, réécrite en 1960), puis vous avez « Subversion du sujet »⁵ (de 1960, puis réécrite en 1962). Par exemple, dans « Subversion », vous trouvez à la page 799 quelque chose que vous ne trouvez pas dans « L'instance » : « L'inconscient, à partir de Freud, est une chaîne de signifiants ». Et un peu plus loin, un renversement considérable par rapport à Rome où le sujet est posé comme premier, page 800 : « La structure du langage une fois reconnue dans l'inconscient, quelle sorte de sujet pouvons-nous lui concevoir ? » Le sujet ne nous est pas donné de prime abord, ce n'est pas la personne qui est en face de vous, on a affaire à un concept très particulier. Le sujet de l'inconscient ne peut être conçu qu'à partir du moment où est posée la structure du langage telle que Lacan l'a construite.

Retour sur le titre

Raison et logos

Le titre complet du texte que nous étudions aujourd'hui est « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud ». Le mot de *raison* doit éveiller notre attention. Depuis Descartes et la naissance de la science au sens moderne, la raison n'a sa place que dans le seul champ de la science physique ou mathématique. Il ne va nullement de soi d'associer la raison à une discipline de parole comme la psychanalyse. Ce terme de raison n'est pas présent chez Freud, pas plus que chez les psychanalystes postfreudiens. Il faut le formidable tour de force de Lacan pour imposer la notion de raison dans la théorie analytique.

Lacan peut se prévaloir d'avoir traduit l'article « Logos » de Heidegger. Vous en avez la mention page 528. Ce texte est paru en 1956, dans le premier numéro de la revue créée par Lacan, *La Psychanalyse*. Pour cette traduction il a certainement pu compter sur la connaissance de l'allemand

³ *Ibid.*, p. 522.

⁴ Lacan J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits, op. cit.*, p. 647-684.

⁵ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir... », *Écrits, op. cit.*, p. 793-827.

qu'avait Monique Lévi-Strauss. Celle-ci était une amie de Sylvia Bataille, qui allait devenir la femme de Lacan. Elles étaient amies et resteront très proches. De là, les couples Lacan-Sylvia et Claude-Monique sont devenus amis et le sont resté toute leur vie.

Monique Lévi-Strauss a vécu adolescente en Allemagne pendant la période nazie, ou elle a passé son baccalauréat. Elle parlait donc parfaitement l'allemand. Elle parlait aussi parfaitement l'anglais, ayant vécu aux États-Unis. Ainsi, par l'intermédiaire de Sylvia Bataille, Lacan l'a approchée pour lire Freud en allemand. Il est donc probable qu'elle l'a aidé pour sa traduction de « Logos ». En tout cas, il peut se prévaloir de la connaissance de ce texte d'Heidegger. Je cite Lacan : « Quand je parle de Heidegger ou plutôt quand je le traduis, je m'efforce à laisser à la parole qu'il profère sa signification souveraine. »⁶ Ceci donne un avantage considérable à Lacan. Il sait de quoi il parle quand il utilise le terme de raison, parce que « raison » est l'une des traductions du terme « logos ». Mais logos désigne aussi le langage, ou le verbe, ou la parole. Depuis l'Antiquité, logos a été interprété en latin comme *ratio* ou comme *verbum*. La science du logos, la logique, s'appelle *logiké épistémé*. Et *logos* vient du grec *legein* qui veut dire « dire » et « parler ». Quand Lacan utilise le terme de raison, il sait où il met les pieds. Il connaissait cette conjonction du verbe et du logos dans le premier verset de l'évangile de Jean où l'on lit ceci, en grec : *En arché én o logos* ; en latin : *In principio erat verbum* ; que l'on traduit en français : « *Au commencement était le verbe* ».

C'est à partir de cette interprétation du logos, à la fois comme verbe et comme raison, que Lacan peut inscrire la raison dans la théorie analytique. Dès le moment où il fait de la psychanalyse une expérience de parole, dans la parole et par la parole, c'est-à-dire une expérience du logos ; il peut donner sa pleine place à la raison dans la psychanalyse, non pas en référence aux sciences de la nature, mais en lien étroit avec l'expérience du logos qu'est la cure psychanalytique. On verra un peu plus loin, à la dernière page de ce texte, page 528, qu'un même souci ou un souci du même ordre, soit donner sa place à la raison en dehors du strict champ de la science, ce même souci anime un auteur que cite Lacan. Il s'agit du philosophe et universitaire Chaïm Perelman, auteur d'un traité de l'argumentation. C'est en note de bas de page : « Notons ici que se raccorde à cet article l'intervention qui fut la nôtre le 23 avril 1960 à la Société de philosophie, à propos de la communication que M. Perelman y produisit sur la théorie qu'il donne de la métaphore comme fonction rhétorique – précisément dans la *Théorie de l'argumentation*. » Je connaissais ce volume, je l'avais lu, je l'ai relu, j'avais préparé un exposé sur Perelman, je ne crois pas que je pourrais le communiquer aujourd'hui. Le débat de Lacan avec Perelman, repris dans son écrit de « *La métaphore du sujet* »⁷ est tout à fait passionnant. Ce dernier avait une théorie de la métaphore qui était de fonder la métaphore sur l'analogie, terme que Lacan a toujours repoussé. J'avais eu l'occasion de présenter un travail au Val-de-Grâce à un colloque sur le jeune Lacan, sur un des textes de ses premières communications de psychiatre à propos d'un cas chronique de syphilis chez deux frères. Tout le raisonnement diagnostique de Lacan est basé sur l'homologie. Il récuse à ce titre le terme d'analogie, car imaginaire – l'analogie est la relation entre deux entités liées par un « comme ». Tandis que l'homologie, que Lacan préfère, consiste à comparer deux structures dans lesquelles les termes dits homologues occupent la même place. Quand on dit que le ministre français des Affaires étrangères a rencontré son homologue américain, on se réfère à une même position dans deux structures gouvernementales différentes – nonobstant le fait que les appellations peuvent changer, puisqu'aux États-Unis, le titre utilisé pour les affaires extérieures est Secrétaire d'État.

Instance

Deuxième terme : Instance. On ne l'a pas commenté au cours de cette année. L'instance, c'est une insistance, une sollicitation pressante, mais c'est aussi un terme juridique. Il désigne l'ensemble des actes ayant pour objet l'introduction, l'instruction, et le jugement d'un litige. Mais c'est surtout

⁶ Lacan J., « L'instance de la lettre », *op. cit.*, p. 528.

⁷ Lacan J., *Écrits*, *op. cit.*, p. 889.

une juridiction, un tribunal, une autorité. En psychologie comme en psychanalyse, il désigne différentes parties de l'appareil psychique : l'instance du moi, l'instance du surmoi, ou encore l'instance du ça. Lacan ne se prive pas d'utiliser ces formules, mais avec *L'instance de la lettre* – c'est là la nouveauté –, il invalide définitivement tout recours à cette psychologie. Il substitue aux expressions courantes dans la psychanalyse, instance du moi ou instance du surmoi, le terme d'instance de la lettre. Désormais, l'autorité n'est plus celle d'une partie de l'appareil psychique ; l'autorité, c'est celle de la lettre, donc du signifiant, puisque la lettre n'est jamais que seconde par rapport au signifiant.

Dernier point, clinique – où situer l'instance de la lettre dans la clinique ? Réponse : dans les toilettes. Écrite sur les murs de cet isoloir, la lettre ne manque jamais pour véhiculer cette curieuse poésie populaire des graffitis. Je suis guidé pour cette interprétation par la lecture de la page 818 des *Écrits*, dans « Subversion », que j'avais déjà mentionnée : « Interrogez l'angoissé de la page blanche, il vous dira qui *est* l'étron de son fantasme », où Lacan lie l'inhibition de l'écriture à l'objet anal. L'instance de la lettre, c'est celle de l'objet anal.

La lettre

Je reprends la définition que Lacan donne au début de cet écrit : « Nous désignons par lettre ce support matériel que le discours concret emprunte au langage. »⁸ Il y a donc le langage comme fonction, c'est-à-dire comme potentialité, et il y a le discours comme réalisation concrète de cette fonction. Le langage ne se confond pas, souligne Lacan, avec les fonctions somatiques et psychiques qui en permettent la réalisation. Ces fonctions sont les fonctions articulatoires, respiratoires, et sont aussi mobilisées les fonctions cérébrales, les fonctions nerveuses. Toutes ces fonctions sont impliquées pour la réalisation du discours et de la parole. Mais il faut bien noter que le langage comme structure préexiste à ces fonctions, et existe en dehors du sujet et en dehors de ces fonctions somatiques. Il y a une autonomie totale de la langue parlée par le sujet, que l'on repère dans sa structure grammaticale, lexicale et syntaxique.

Mais la réalisation orale du signifiant, dans le discours, dans la parole, n'est pas le tout de l'expérience de la parole. Celle-ci, en tant qu'elle implique l'expérience d'un sujet, comporte en retour un effet sur ce vivant qui parle. Cet effet de la parole est un affect, plus radicalement un symptôme. Je cite Lacan, page 306, dans le Rapport de Rome : « le symptôme [...] inscrit [le symbole] en lettres de souffrance dans la chair du sujet. » Il y a ainsi un champ du signifiant qui est celui du logique pur, et il y a l'incarnation de ce signifiant dans la lettre. Si l'inconscient est une chaîne signifiante, il y a les effets réels du signifiant en tant que lettre ainsi que l'indique Lacan à la page 522, « la vérité freudienne comporte la révélation des effets de vérité de la lettre dans l'homme où son feu prend de partout. » On retrouve l'étincelle évoquée ailleurs dans le texte. C'est la lettre qui répand sa flamme dans le sujet. Voilà comment Lacan traduit l'effet du signifiant lorsqu'il s'incarne dans la chair du sujet – c'est par exemple une parole qu'on vous a dite ou qu'on ne vous a pas dite et qui vous enflamme de toutes les façons que vous ne pouviez pas imaginer à l'avance.

Sur la quatrième de couverture du volume des *Autres écrits*, Jacques-Alain Miller écrit ceci : « Lacan résumait d'une phrase la leçon des *Écrits* : "l'inconscient relève du logique pur, autrement dit du signifiant" ». Les *Autres écrits* enseignent de la jouissance qu'elle aussi relève du signifiant, mais à son joint avec le vivant »⁹. Nous avons cela avec la lettre : ce sont les effets du signifiant à son joint avec le vivant. Le signifiant en tant que logique pur ne s'enflamme pas. C'est le vivant qui prend feu quand il est marqué par le signifiant. C'est en tant qu'il s'incarne comme lettre que le signifiant marque la chair du parlêtre. La marque est celle de la lettre.

⁸ *Ibid.*, p. 495.

⁹ Lacan J., *Autres Écrits*, quatrième de couverture.

Le sujet

Il n'y a pas d'élaboration très explicite de la notion de sujet dans « L'instance de la lettre ». Il faudra attendre les développements qui vont suivre, dans « Subversion » et dans la « Réponse à Daniel Lagache. » Le concept de sujet est tout de même modifié à partir du moment où Lacan renverse la perspective et donne sur le sujet la prééminence à la langue et à la structure de langage. Quatre ans plus tôt, dans son Rapport de Rome, le sujet était conçu comme sujet de la parole. Il apparaît désormais comme effet du langage, c'est-à-dire comme sujet du langage. On ne trouve pas cette expression dans « L'instance », il faut se référer aux développements qui vont venir pour comprendre ce qu'il est en train de faire dans ce texte. On ne trouve pas dans « L'instance de la lettre » une complète élaboration de la notion de sujet du signifiant, c'est là la difficulté.

La nouvelle axiomatique commence à s'ébaucher, elle va se compléter avec les écrits qui vont suivre. Pour ceci, je me réfère à la page 800 : « la structure du langage étant reconnue dans l'inconscient, quelle sorte de sujet pouvons-nous lui concevoir ? ». C'est là le problème nouveau qui est abordé par Lacan avec l'instance de la lettre, mais ce n'est pas encore totalement articulé. Dans « L'instance », le sujet n'est plus posé comme donnée préalable, comme peut l'être le sujet de la psychologie. Le sujet sera désormais conceptualisé à partir de l'articulation signifiante. Par exemple, nous ne trouvons, ni dans le Rapport de Rome, ni dans l'Instance, l'écriture S barré, $\$$. Mais c'est ce qui s'annonce, et que l'on trouvera dans « Subversion ». À la page 524, vous pouvez lire l'esquisse de cette division subjective où Lacan évoque l'excentricité radicale de soi à lui-même de l'être qui parle, l'hétéronomie radicale du sujet à lui-même, ou encore la béance constitutive du sujet. Nous avons explicitement une introduction de la question du sujet dans ce texte, en haut de la page 516 : « c'est la fonction du sujet ainsi introduite » — comment ? Il l'introduit à partir d'une notation de la page précédente où il réfère le sujet à la métaphore, au franchissement de la barre qui sépare signifiant et signifié. C'est-à-dire qu'il conçoit désormais le sujet comme une signification, comme un signifié, donc comme un effet du signifiant. Ultérieurement, il dira « représentation du sujet par le signifiant ». Le sujet est à la place du signifié, comme il l'annonce à la page 516.

L'autre et l'Autre

En opposition au Rapport de Rome, ce n'est plus le sujet qui est premier, mais l'Autre. L'Autre est posé comme premier, il précède et préside à tout avènement du sujet dans le monde. Lacan n'a jamais cru à une autonomie du sujet. Le sujet n'est pas cause de lui-même, le sujet ne s'autoengendre pas, il est engendré par l'autre qui l'a conçu, qui parle de lui et qui lui parle. Le délire du sujet contemporain s'auto-affirmant (« je suis ce que je dis ») tend à forclure cette fonction de l'Autre dans la genèse du sujet. Lacan n'a jamais pensé la subjectivité comme une entité indépendante de l'Autre, au contraire de la psychologie. Celle-ci conçoit le sujet comme indépendant de l'autre, pour ensuite se poser la question de savoir comment le sujet entre en relation avec l'autre.

La psychologie se consacre à cette question, et s'affronte à des paralogismes sans issue. Alors que pour Lacan, dès sa première approche, avec son stade du miroir – son premier exposé est de 1936, et il le reprend en 1949¹⁰ –, la question du rapport entre le sujet et l'autre est tranchée : la formation du moi se fait par identification à l'image du semblable.

Il y a d'abord le semblable, et ensuite, par identification, le moi. Un peu plus tard, en 1955, dans son Séminaire *Les Psychoses*, page 107, il donnera cette définition du moi : « Le moi est ce maître que le sujet trouve dans un autre et qui s'instaure dans sa fonction de maîtrise au cœur de lui-même. Ainsi le moi, loin d'être ce qui témoignerait de l'intériorité du sujet, est un corps étranger, prélevé

¹⁰ J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du *Je* telle qu'elle nous est révélée par l'expérience analytique », *Écrits*, op. cit.

à l'extérieur et implanté en lui-même. » Peu après, en 1955, dans son Séminaire sur *La lettre volée*,¹¹ Lacan livre avec son schéma $\mathcal{L}$, page 53 des *Écrits*, la formule quadripartite de sa conception du sujet. On en trouve une version simplifiée dans le texte sur les psychoses, en 1958. Ce que l'on constate dans ce schéma, c'est que le sujet inclut à la fois le petit autre imaginaire et le grand Autre symbolique. Tout sujet s'aventure dans le monde avec son autre imaginaire et son grand Autre, qui l'accompagnent en permanence. Ils ne sont pas à l'extérieur, mais à l'intérieur – au plus intime du sujet lui-même.

Comment Lacan formule-t-il cette structure subjective dans son texte de la « Question préliminaire » ? Page 549, il donne ce commentaire du schéma $\mathcal{L}$ qui décrit un sujet, dit-il, « tiré aux quatre coins du schéma : à savoir S – il n'y a pas encore l'écriture S barré, $\bar{S}$ –, son ineffable et stupide existence, a , ses objets, a' , son moi, à savoir ce qui se reflète de sa forme dans ses objets, et A le lieu d'où peut se poser à lui la question de son existence ». Ainsi le vivant qui parle s'inscrit sous l'autorité d'un autre imaginaire au niveau de son moi, et dépend en tant que sujet de ce qui se déroule en l'Autre. À partir de ce moment, Lacan n'hésite pas à qualifier l'inconscient comme « cette partie du discours concret en tant que transindividuel. »

Extimité

L'inconscient n'est pas une propriété interne du sujet. Lacan l'avait déjà aperçu dans le Discours de Rome, il y manquait l'axiomatique qu'il développera plus tard, mais l'Autre y était déjà posé. L'inconscient comme discours de l'Autre apparaîtra un peu plus tard. Il y a, dans ces pages de « L'instance de la lettre », en particulier la page 524, une tentative de penser ce qui serait le plus intime au sujet comme quelque chose qui lui est le plus extérieur. Cet effort aboutira un peu plus tard, dans son Séminaire L'Éthique de la psychanalyse, à l'élaboration du concept d'*extimité*. La découverte freudienne de l'inconscient met en question les notions d'intériorité et d'extériorité comme séparées par une frontière. C'est ce qui a conduit Lacan à introduire une topologie permettant de penser l'intérieur comme en continuité avec l'extérieur, l'extérieur comme un prolongement à l'intérieur. Lacan est ainsi conduit à concevoir l'inconscient comme extime, et l'Autre lui-même comme un extime du sujet. La description des formations de l'inconscient révèle que le sujet a un maître extérieur sous le nom d'inconscient, mais que ce maître se trouve en son for intérieur. J'ai déjà cité la page 524 où Lacan évoque ceci : « l'excentricité radicale de soi à lui-même à quoi l'homme est affronté. » Puis un peu plus loin : « L'hétéronomie radicale dont la découverte de Freud a montré dans l'homme la béance » ou encore « Quel est donc cet autre à qui je suis plus attaché qu'à moi, puisqu'au sein le plus assenti de mon identité à moi-même, c'est lui qui m'agite ? » Voilà ce que Lacan va appeler extimité de l'autre au plus profond de moi, un autre qui m'agite et qui est extérieur à moi-même, et qui pourtant se situe dans mon for intérieur.

Un souvenir de Gide

Le grand Autre, lui, trouve son statut dans l'ordre symbolique. Seule l'apparition du langage permet de concevoir cet au-delà de l'imaginaire où peut s'inscrire l'instance de ce grand Autre. Je saute quelques considérations sur la comparaison avec l'animal et j'en viens à ce rapport entre le sujet et l'Autre que met en relief la référence gidienne. Il s'agit pour Lacan de répondre à la question que soulève un psychanalyste dont il se moque, qu'il appelle Midas – appeler un psychanalyste *Midas* n'est pas innocent, on sait que Midas avait de grandes oreilles, des oreilles d'âne. Lacan ne s'est pas privé de se moquer de ses collègues psychanalystes, qu'il considérait un peu comme des ânes. D'où le magazine *L'Âne*, que Jacques-Alain Miller a créé dans les années 80.

¹¹ J. Lacan, « Le séminaire sur "La lettre volée" », *Écrits, op. cit.*, p. 53.

Le Midas en question dit que « “Midas, le roi Midas, est l'autre de son patient. C'est lui-même qui l'a dit.” Quelle porte en effet a-t-il enfoncée là ? L'autre, quel autre ? ¹² » Vient ici le souvenir d'André Gide, dans *Si le grain ne meurt*, récit autobiographique où Gide parle de ses premières années, jusqu'à ses fiançailles avec Madeleine Rondeaux. À un certain moment, c'est peu après la mort de son père en 1880, Gide était sujet à de fréquentes crises d'angoisse, et sa mère, se trouvant débordée par ce garçon, l'avait placé chez un couple d'enseignants, les Bauer. Ceux-ci toléraient mal que le jeune André s'occupe d'un couple de tourterelles.

Voici comment il le raconte :

« M. Richard et M^{me} Bertrand, exaspérés de me voir passer tant de temps auprès de mes oiseaux, avaient résolu d'y apporter obstacle ; ils m'annoncèrent au déjeuner qu'à partir de ce jour le cadenas resterait mis, dont M^{me} Bertrand garderait la clef, et qu'elle ne me prêterait cette clef qu'une fois par jour, à quatre heures, à la récréation du goûter. M^{me} Bertrand arrivait à la rescousse chaque fois qu'il y avait lieu de prendre une initiative ou d'exercer une sanction. Elle parlait alors avec calme, douceur même, mais grande fermeté. En m'annonçant cette décision terrible, elle souriait presque. Je me gardai de protester ; mais c'est que j'avais mon idée : ces petits cadenas à bon marché ont tous des clefs semblables ; j'avais pu le constater l'autre jour tandis que M. Richard en choisissait un. Avec les quelques sous que j'entendais tinter dans ma poche... Sitôt après le déjeuner, m'échappant, je courus au bazar.

Je proteste qu'il n'y avait place en mon cœur pour aucun sentiment de révolte. Jamais, alors ou plus tard, je n'ai pris plaisir à frauder. Je prétendais jouer avec M^{me} Bertrand, non la jouer. Comment l'amusement que je me promettais de cette gaminerie pu-t-il m'aveugler à ce point sur le caractère qu'elle risquait de prendre à ses yeux ? J'avais pour elle de l'affection, du respect, et même, je l'ai dit, j'étais particulièrement soucieux de son estime ; le peu d'humeur que peut-être je ressentais venait plutôt de ce qu'elle eût eu recours à cet empêchement matériel, alors qu'il eût suffi de faire appel à mon obéissance ; c'est aussi ce que je me proposais de lui faire sentir ; car, à bien considérer les choses, elle ne m'avait pas précisément défendu d'entrer dans la volière ; simplement elle y mettait obstacle, comme si... Eh bien, nous allions lui montrer ce que valait son cadenas. Naturellement, pour entrer dans la cage, je ne me cacherais point d'elle ; si elle ne me voyait pas, ce ne serait plus amusant du tout ; j'attendrais pour ouvrir la porte qu'elle fît au salon, dont les fenêtres faisaient face à la volière (djà je risais de sa surprise) et ensuite je lui tendrais la double clef en l'assurant de mon bon vouloir. C'est tout cela que je ruminais en revenant du bazar ; et qu'on ne cherche point de logique dans l'exposé de mes raisons ; je les présente en vrac, comme elles m'étaient venues et sans les ordonner davantage.

En entrant dans le poulailler, j'avais moins d'yeux pour mes tourterelles que pour M^{me} Bertrand ; je la savais dans le salon, dont je surveillais les fenêtres ; mais rien n'y paraissait ; on eût dit que c'était elle qui se cachait. Comme c'était manqué ! Je ne pouvais tout de même pas l'appeler. J'attendais ; j'attendais et il fallut bien à la fin se résigner à sortir. À peine si j'avais regardé la convée. Sans enlever ma clef du cadenas, je retournai dans l'orangerie où m'attendait une version de Quinte-Curce et restai devant mon travail, vaguement inquiet et me demandant ce que j'aurais à faire, quand sonnerait l'heure du goûter.

Le petit Blaise vint me chercher quelques minutes avant quatre heures : sa tante désirait me parler. M^{me} Bertrand m'attendait dans le salon. Elle se leva quand j'entraï, évidemment pour m'impressionner davantage ; me laissa faire quelques pas vers elle, puis :

- “Je vois que je me suis trompée sur votre compte : j'espérais que j'avais affaire à un honnête garçon... Vous avez cru que je ne vous voyais pas tout à l'heure.
- Mais...
- Vous regardiez vers la maison dans la crainte que...
- Mais précisément c'est...
- Non, je ne vous laisserai pas dire un mot. Ce que vous avez fait est très mal. D'où avez-vous eu cette clef ?
- Je...
- Je vous défends de répondre. Savez-vous où l'on met les gens qui forcent les serrures ? En prison. Je ne raconterai pas votre tromperie à votre mère, parce qu'elle en aurait trop de chagrin ; si vous aviez un peu plus songé à elle, jamais vous n'auriez osé faire cela.”

Je me rendais compte, à mesure qu'elle parlait, qu'il me serait à tout jamais impossible d'éclaircir pour elle les mobiles secrets de ma conduite ; et, à dire vrai, ces mobiles, je ne les distinguais plus bien moi-même ; à présent que l'excitation était retombée, mon espièglerie m'apparaissait sous un jour autre et je n'y voyais plus que sottise. Au demeurant, cette impuissance à me justifier avait amené tout aussitôt une sorte de résignation dédaigneuse qui me permit d'essuyer sans rougir le sermon de M^{me} Bertrand. Je crois qu'après m'avoir défendu de parler, elle s'irritait à présent de mon silence, qui la forçait de continuer après qu'elle n'avait plus rien à dire. À défaut de voix, je chargeais mes yeux d'éloquence :

“Je n'y tiens plus du tout, à votre estime, lui disaient-ils ; dès l'instant que vous me jugez mal, je cesse de vous considérer.”

¹² Ibid., p. 526.

Commentaire de Lacan : « Le jeune André Gide mettant sa logeuse, à qui sa mère l'a confié, au défi de le traiter comme un être responsable, en ouvrant ostensiblement pour sa vue, d'une clef qui n'est fausse que d'être la clef qui ouvre tous les mêmes cadenas, le cadenas qu'elle-même croit être le digne signifiant de ses intentions éducatives, – quel autrui vise-t-il ? Celle qui va intervenir, et à qui l'enfant dira en riant : “Qu'avez-vous à faire d'un cadenas ridicule pour me tenir en obéissance ?” Mais de seulement restée cachée et d'avoir attendu le soir pour, après l'accueil pincé qui convient, sermonner le gosse, ce n'est pas seulement une autre dont celle-ci lui montre le visage avec le courroux, c'est un autre André Gide, qui n'est plus bien sûr, dès lors et même à y revenir à présent, de ce qu'il a voulu faire : qui est changé jusque dans sa vérité par le doute porté contre sa bonne foi.¹³ »

Que veut montrer Lacan ? Il ne fait pas de la psychanalyse appliquée, il n'applique pas sur une œuvre littéraire un savoir déjà constitué. Ici, le texte de Gide apparaît comme un morceau de psychanalyse théorique concernant le rapport du sujet à l'autre, celui où le sujet institue un Autre qui le constitue en retour. Ce que montre Gide c'est il y a deux Gide, comme il y a corrélativement deux figures de l'Autre. Le premier Gide, le gamin espiègle, institue un premier Autre pour lequel il a de l'estime, qui va comprendre le geste d'André et accepter ce jeu avec l'enfant. Voilà le premier couple, mais ce qui apparaît s'en est un autre d'une autre nature. Apparaît une tout autre Mme Bertrand que celle qu'avait conçue Gide. Et cet Autre second va engendrer un sujet nouveau, au point que ce second Gide finira par oublier le premier. Il a oublié tout ce qui s'est passé avant. Il n'est plus le même. Ce nouveau Gide n'a alors plus que dédain pour cette figure nouvelle de l'Autre, que lui montre sa logeuse. Gide déploie cette extraordinaire construction avec les seules ressources d'une écriture magnifique.

L'être

Le concept de sujet que Lacan promeut désormais comme pur effet du signifiant est un sujet en manque d'être. C'est un sujet vide, sans substance, d'où l'appel à un nécessaire complément d'être qui viendrait répondre à ce défaut subjectif, et où se situerait le noyau de cet être. Lacan reprend à deux reprises la locution freudienne *Kern unseres Wesen*, le noyau de notre être.¹⁴ Il doit faire appel à cette dimension de l'être pour venir compléter ce sujet en manque d'être.

Par exemple, il y a cette phrase à la page 526 : « je témoigne [de mon être] autant et plus dans mes caprices, dans mes aberrations, dans mes phobies et dans mes fétiches que dans mon personnage vaguement policé. » La dimension de l'être ici visée est au-delà de la figure imaginaire du moi et du statut symbolique du sujet. Ici l'être du sujet est à situer dans ce qui fait notamment effraction dans ses symptômes. C'est dans ce contexte que Lacan évoque l'impératif freudien du *Wo es war, soll Ich werden*, qu'il traduit à la page 524 par « Là où fut ça, il me faut advenir. » C'est une indication de ce que pourrait être le chemin d'une analyse. Le verbe *werden*, dans *soll Ich werden*, traduit par advenir, devenir, indique un devenir, c'est-à-dire un venir à l'être. Dans cet écrit, manque à Lacan le concept d'objet *a* qui viendrait désigner cet être, comme nous l'avons vu avec l'exemple de l'angoissé de la page blanche qui désigne son être dans l'étron.

Dans sa « Remarque à Daniel Lagache », le texte qui suit de deux ans L'instance de la lettre, Lacan définit ainsi le terme vrai de l'analyse, où le sujet pour « accéder à ce point au-delà de la réduction des idéaux de la personne, c'est comme objet *a* du désir [...] que le sujet est appelé à renaître » Quel est cet objet *a* du désir ? C'est « comme ce qu'il a été pour l'Autre dans son érection

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

de vivant, comme le *wanted*, ou l'*unwanted* de sa venue au monde, que le sujet est appelé à renaître pour savoir s'il veut ce qu'il désire... » Ce qui est indiqué là est que c'est en tant qu'objet pour l'Autre que le sujet advient. D'être un objet, en fait un vivant accueilli ou rejeté par l'Autre. Le sujet comme pur effet du signifiant ne comporte pas cette dimension de la vie. Le sujet du signifiant est un sujet mort. La vie vient avec sa dimension d'objet.

Lacan prolonge ses remarques sur le rapport de Lagache intitulé « Psychanalyse et structure de la personnalité ». Pour répondre à celui-ci, Lacan se servait de son schéma optique, qui est un schéma imaginaire où s'indique sa conception du moi idéal et de l'idéal du moi. Mais il souligne, toujours dans ce texte sur Lagache, ceci : « notre modèle – le modèle du schéma optique – ressortit à un temps préliminaire de notre enseignement où il nous fallait déblayer l'imaginaire comme trop prisé dans la technique. Nous n'en sommes plus là. » Il précise que ce modèle optique ne permet pas de situer la place du désir, premier point. Et deuxième point, ce schéma « ne laisse pas plus éclairée la position de l'objet *a*. Car d'imager un jeu d'images, il ne saurait décrire la fonction que cet objet reçoit du symbolique. »¹⁵

C'est ce que je veux souligner : l'objet *a*, l'être, reçoit sa fonction du symbolique. L'objet *a* n'est pas un objet naturel, comme semblerait le montrer la référence à l'étron. L'étron n'est pas un objet naturel, c'est un objet dont la fonction est déterminée par son inscription dans un dispositif symbolique. Cet objet tient son statut d'être l'objet du don, soit un objet demandé par l'Autre. C'est pour cela qu'il est aussi l'objet retenu. Concernant cette dimension de l'être que vous trouvez dans « Subversion », en prolongement de L'instance de la lettre, la nouvelle axiomatique se précise : « L'Autre [est défini] comme site préalable du pur sujet du signifiant. »¹⁶, et la vérité du sujet comme objet se formule ainsi, « ce sujet qui croit pouvoir accéder à lui-même à se désigner dans l'énoncé, n'est rien d'autre qu'un tel objet. »¹⁷ Alors, que veut dire « le sujet qui croit pouvoir accéder à lui-même à se désigner dans l'énoncé » ? Comment le sujet se désigne-t-il dans l'énoncé ? Le sujet se désigne dans l'énoncé par l'emploi du pronom personnel *Je*. Lacan récuse la prétention du *Je* à permettre au sujet d'accéder à lui-même. Il n'y a pas plus de moi véritable que de *Je* véritable. Il est inutile de chercher à approfondir les notions de moi ou celle de *Je*. Lacan repousse cette voie et situe un au-delà du sujet de l'énoncé, sous la forme d'un objet qui reçoit pourtant sa fonction du signifiant. C'est là que nous trouvons la référence à l'angoissé de la page blanche.

Métaphore et métonymie

Lacan termine son écrit page 528 en revenant à son binaire initial avec les deux fonctions, métaphore et métonymie qu'il avait présentées au début. Il s'en sert pour en montrer l'usage qu'il peut en avoir dans la caractérisation du symptôme d'une part, du désir d'autre part. Il écrit : « le symptôme est une métaphore, ce n'est pas une métaphore que de le dire, [...] le désir de l'homme est une métonymie. »

Cela signifie que le symptôme au sens analytique est déterminé par le mécanisme de la métaphore, en tant qu'il est un mécanisme à double détente. Quelle est cette double détente ? Au niveau de la métaphore, il y a d'abord substitution d'un signifiant à un autre signifiant – premier temps. Et deuxième temps, l'émergence d'une signification. Cette émergence se fait par le franchissement de la barre entre signifiant et signifié, *S/s*. Le signifié qui était sous la barre émerge au-dessus de la barre, c'est ce que Lacan écrit avec un plus.

$$f\left(\frac{S'}{S}\right) S \cong S (+) s$$

La métaphore (schéma page 515)

¹⁵ Lacan J., « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », *op. cit.*, p. 682.

¹⁶ Lacan J., « Subversion du sujet... », *op. cit.*, p. 807.

¹⁷ *Ibid.*, p. 818.

Une positivité s'inscrit à ce niveau, c'est le cas du symptôme. Le symptôme est une positivité, vous le sentez quand vous souffrez d'un symptôme, vous voyez qu'en effet ça ne reste pas sous la barre, là ça vous gêne, ça vous embête, ça vous torture, ça vous empêche de dormir, ça vous empêche de faire toute une quantité de choses. Le symptôme est défini là comme signification, et vous voyez ce que comporte ce terme de signification : c'est qu'il implique un élément de positivité.

$$f(S \dots S') S \cong S(-) s$$

La métonymie (schéma page 515)

Le désir est une fonction du même genre. Le désir est aussi un signifié, c'est même la métonymie du signifié qui court sous la barre. Mais le désir ne franchit pas la barre, quand il franchit la barre il devient demande. Le désir en tant que tel se maintient toujours en-dessous, d'où sa caractérisation par un moins, une négativité. Le désir manque toujours et le désir est manque. Lacan conclut cette page en indiquant que la question de l'être est à articuler à la métaphore, tandis que la métonymie est à rapporter au manque d'être¹⁸. Le désir répercute ce manque d'être sous la barre.

En quoi la métaphore est-elle à rattacher à l'être ? Elle l'est dans la mesure où celle-ci peut être conçue comme émergence d'être, sous la forme d'une signification. Ici, l'être est assimilé à la signification, à travers la positivité qui marque cette signification. Finalement, c'est à ce niveau que l'être apparaîtra à Lacan comme pur semblant, ce qui n'est pas encore le cas dans le moment de son élaboration que nous commentons aujourd'hui. Il finira par considérer l'être comme un pur semblant, et l'objet *a* lui-même comme un semblant d'être. D'où la nécessité d'introduire une autre référence, opposée à l'être, sous la forme de l'existence. C'est pourquoi il en viendra à promouvoir une hénologie comme science de l'Un, qu'il opposera à l'ontologie en tant que science de l'être.

Jean-Louis Gault

¹⁸ Lacan J., « L'instance de la lettre », *op. cit.*, p. 528 : « le symptôme *est* une métaphore, [...] le désir *est* une métonymie ».